Quelques bien modestes observations sur les estampes de la collection Mariette et sur leurs catalogues de vente illustrés par Gabriel de Saint-Aubin

Pierre Rosenberg

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/estampe/1317>

DOI : 10.4000/estampe.1317

ISSN : 2680-4999

Éditeur

Comité national de l'estampe

Édition imprimée

Date de publication : 1 août 2010

Pagination : 8-15

ISSN : 0029-4888

Référence électronique

Pierre Rosenberg, « Quelques bien modestes observations sur les estampes de la collection Mariette et sur leurs catalogues de vente illustrés par Gabriel de Saint-Aubin », *Nouvelles de l'estampe* [En ligne], 230 | 2010, mis en ligne le 15 octobre 2019, consulté le 07 décembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/estampe/1317> ; DOI : 10.4000/estampe.1317

Ce document a été généré automatiquement le 7 décembre 2019.

La revue *Nouvelles de l'estampe* est mise à disposition selon les termes de la Creative Commons Attribution 4.0 International License.

Quelques bien modestes observations sur les estampes de la collection Mariette et sur leurs catalogues de vente illustrés par Gabriel de Saint-Aubin

Pierre Rosenberg

À Maxime Préaud, avec admiration et en toute amitié

- 1 Le cœur de Maxime Préaud – je le sais bien – bat pour l'estampe française du XVII^e siècle. Il a marqué son domaine de recherche par la qualité de ses travaux et les nombreuses publications qu'on lui doit sont d'une utilité constante pour tout dix-septiémiste, qu'il s'intéresse à la peinture, au dessin et à plus forte raison à la gravure. Aussi n'est-ce pas sans appréhension que je lui dédie cette contribution qui, à mon grand regret, n'est pas consacrée au XVII^e siècle. Elle aborde un domaine – celui de l'estampe – que je n'étudie que rarement et toujours avec circonspection.

La monographie définitive sur Pierre-Jean Mariette (1694-1774) reste à écrire.

Frontispice du catalogue de la Vente des collections de Jean-Pierre Mariette à Paris, 1775, gravé par Pierre-Philippe Choffard, d'après un dessin de Charles-Nicolas Cochin, eau-forte et burin, 16,5 x 10 cm

- 2 Aujourd'hui encore l'exemplaire catalogue de l'exposition Mariette qui s'est tenue au Louvre en 1967 – il y a quarante-trois ans ! – demeure l'indispensable instrument de travail pour qui s'intéresse à cette personnalité complexe et d'un abord rude. Si cette monographie n'existe pas, c'est pour une raison fort simple : Mariette fut à la fois marchand d'estampes, le dernier représentant d'une illustre dynastie, collectionneur – la collection de dessins à la reconstitution de laquelle je m'emploie présentement a fait oublier l'immense, l'impeccable, l'irremplaçable collection d'estampes (dont on regrettera qu'elle n'ait pas été acquise en bloc par le roi) restée groupée à la Bibliothèque nationale ; elle aurait épargné bien des tracas à tout chercheur et à tout amateur contraint de se rendre à l'Albertina pour compléter son information – et historien de l'art. Il se consacra à ses activités avec conscience, avec orgueil, avec la conviction d'exercer chacune d'elles avec un professionnalisme exemplaire. L'homme sans doute ne fut pas aimé de tous mais il forçait le respect. L'historien de l'art d'aujourd'hui recule devant la tâche, devant la multiplicité des intérêts de Mariette.

Fig. 1. P. 56 du catalogue des doubles des gravures de la collection Mariette (Paris, février 1775), Philadelphie, Philadelphia Museum of Art, John G. Johnson collection

- 3 Le second héros de cette note est tout le contraire de Mariette, un bohème, un original à tous les sens du terme. Gabriel de Saint-Aubin (1724-1780) se voulut peintre. Les trop rares gravures qu'il nous a laissées méritent d'être qualifiées de géniales, des œuvres d'imagination et de fantaisie, d'humour et de gaieté sans égales et sans rivales dans tout son siècle, en France en tout cas. Mais c'est du dessinateur dont on se souvient, l'infatigable dessinateur, le chroniqueur sans rival des petits et des grands événements de la vie parisienne de son temps, l'illustrateur fiable et inlassable des guides de Paris, des Salons et des principaux catalogues de vente de l'époque. Témoin souriant d'un monde insouciant – tel du moins nous en laisse-t-il l'image –, Gabriel de Saint-Aubin, l'homme et l'œuvre, respire et inspire la sympathie. Gabriel de Saint-Aubin et Mariette n'étaient pas faits pour s'entendre. Si, sans nul doute, ils se croisèrent – comment aurait-il pu en être autrement ? – ils ne durent guère se fréquenter, le bourgeois établi, travailleur acharné et nouveau venu – je n'ai pas écrit parvenu –, homme de principes et des heures du jour parfaitement agencées, et le bohème célibataire endurci et négligé s'abandonnant à sa fantaisie qui, à sa mort laissa chez lui un tel désordre que le notaire épouvanté réclama que le ménage soit fait avant d'entreprendre l'inventaire de son peu de biens.

Fig. 2. P. 58 du même catalogue

- 4 Saint-Aubin et Mariette se rencontrèrent – si je puis ainsi m'exprimer – à l'occasion des deux ventes après décès du célèbre amateur – il était de trente ans l'aîné du dessinateur. Je ne me consacrerai ici qu'aux dessins d'illustrations de Saint-Aubin qui accompagnent les deux ventes Mariette : la première, du 1^{er} février 1775 et jours suivants – Mariette était mort le 10 septembre 1774 – uniquement consacrée aux estampes ; et la seconde, du 15 novembre 1775 au 30 janvier 1776 – divisée en deux parties, la collection de dessins principalement puis celle des d'estampes.

Fig. 3. P. 76 du même catalogue

- 5 Le premier catalogue, rédigé comme le second par François (ou Pierre-François) Basan (1723-1797), « graveur », est composé, comme l'écrit celui-ci, de « doubles [qui] ne font nullement partie du catalogue de M. Mariette ». Par là, le rédacteur veut laisser entendre que la vraie collection d'estampes de P. J. Mariette, celle qu'il a lui-même composée, est celle qui se vendra en un second temps et à la rédaction du catalogue. Il y « travaille actuellement ». Il n'en demeure pas moins que cette première vente, celle des « doubles », comprend « environ 2 500 articles » répartis en 164 lots. Les titres durement acquis par Mariette sont énumérés :
- 6 « Contrôleur-Général de la Grande-Chancellerie de France, Honoraire Amateur de l'Académie Royale de Peinture et Sculpture et de l'Académie de Florence ». Cette première vente Mariette se fit dans « une Salle des Grands-Augustins ». On apprend que « la feuille de distribution des numéros se délivrera en même temps », c'est-à-dire « pendant les trois jours qui précéderont » la vente. Les ventes au XVIII^e siècle ne suivaient pas l'ordre des numéros du catalogue. La feuille de distribution permettait de savoir ce qui se vendrait tel jour. Si je me suis attardé sur cette feuille de distribution, c'est pour lancer un appel : je n'ai pu à ce jour en découvrir (ou retrouver) un exemplaire pour la seconde vente, celle de novembre 1775, celle des dessins. Je remercie par avance le lecteur de cette note qui m'en signalera un.

Fig. 4. P. 78 du même catalogue

- 7 L'exemplaire du catalogue de vente des « doubles » de la collection Mariette appartient à la John G. Johnson collection donnée en 1917 au Philadelphia Museum of Art. Philadelphie conserve six catalogues de vente illustrés par Saint-Aubin. J'avais fortuitement découvert ces catalogues il y a de nombreuses années. En échange, je crois, d'une conférence que j'avais prononcée au musée de Philadelphie et en lieu de paiement, j'avais souhaité les reproductions photographiques de l'ensemble de ces catalogues de vente. Je me proposais d'en publier quelques-uns comme je devais m'y employer en 1969 pour le catalogue de la vente Saint-Aignan conservé à la bibliothèque de l'Institut. Hélas, je n'en fis rien. Le catalogue de Philadelphie a été présenté à l'exposition Saint-Aubin à Baltimore en 1975. Il est mentionné par Colin Bailey à la page 293 de sa fort utile liste des ventes illustrées par l'artiste, publiée dans le catalogue de la récente exposition Saint-Aubin du musée Frick et du Louvre (2007-2008). Mais il reste inédit, je veux dire qu'il n'a jamais été reproduit en fac-similé ni commenté comme Émile Dacier (1876-1952) sut si bien le faire pour les Salons et quelques ventes illustres. Il n'a pas même été brièvement décrit. Je me contenterai d'en présenter quelques spécificités afin d'allécher le lecteur et le chercheur.

Fig. 5. P. 35 du même catalogue

- 8 Le catalogue est abondamment illustré, en moyenne une page sur deux, souvent par un seul dessin, parfois par plusieurs, plus ou moins achevés, plus ou moins précis mais toujours aisément identifiables, je veux dire par là que le dessin de Saint-Aubin résume avec une exceptionnelle intelligence du regard l'œuvre copiée. Très régulièrement, l'artiste inscrit, de sa minuscule écriture en pattes de mouches qui ignore les majuscules et nécessite la loupe, le nom de l'acquéreur et le prix de chaque lot. Une première conclusion s'impose : Saint-Aubin a assisté avec assiduité aux trois jours de la vente.

Fig. 6. P. 50 du même catalogue

- 9 Ses dessins copient-ils toujours les gravures de la vente ? On peut en douter. Je reproduis ici deux dessins, les pages 56 et 58 du catalogue de la vente (Fig. 1 et 2) (le second dessin l'avait déjà été par Colin Bailey page 101 du catalogue de 2007-2008), qui certes pourraient copier une estampe mais qui semblent plutôt – le second surtout, un moine lubrique qui caresse le sein d'une accorte personne – être le fruit de l'imagination de l'artiste. Les dessins des pages 76 et 78 (Fig. 3 et 4) me paraissent pris sur le vif (durant une séance de la vente ?), comme celui de la page 35 (Fig. 5) déjà reproduite par Colin Bailey, un pupitre mobile qui « permettait de présenter des œuvres sur papier non encadrées aux amateurs assis autour d'une table semi-circulaire ». Quant à l'admirable croquis de la page 50 (Fig. 6) – d'une taille exceptionnelle pour un dessin de Saint-Aubin – je supplie mes lecteurs de bien vouloir m'en donner l'explication. Copie-t-il, comme l'avance le catalogue de l'exposition de Baltimore de 1975, un costume du XVII^e siècle qui aurait fait partie des estampes vendues dans un des lots de cette page, ou, comme l'écrit Colin Bailey, s'agit-il d'un « jeune courtisan excentrique richement vêtu d'un costume historique », ou encore sommes-nous en présence d'une invention de Saint-Aubin ?

Fig. 7. P. 18 du même catalogue

- 10 Les annotations plus personnelles de la main de Saint-Aubin sont rares. J'en relèverai deux : page 18 numéro 232 (Fig. 7) parmi les « Pièces d'après Rubens, toutes épreuves anciennes et belles », Saint-Aubin dessine « La Conversation, ou Jardin d'amour, première épreuve avec les Vers flamands en bas ». Il ajoute « le dessein est chez m. mariette ». Cette feuille illustre – elle appartient aujourd'hui au Metropolitan Museum de New York – sera en effet catalogué parmi les dessins (n° 994) quelques mois plus tard, croqué à nouveau par Saint-Aubin (Fig. 8). Plus touchantes sont les annotations de la page 15, numéro 182, une estampe de Rubens, de la page 24 lot 303, « Un Porte-feuille rempli de diverses estampes doubles, de Rubens, V. Dyck, Jordans et autres Maîtres de cette École, lequel sera partagé, dans chaque vacation, en plusieurs lots », de la page 43 lot 566 (six estampes de S. Leclerc). Dans le premier et le troisième cas, il écrit « je l'ai ». Pour le lot 303, il note « présentation du temple que j'ai ». On s'arrêtera enfin sur le numéro 47 de la page 5 (Fig. 9) : « La Nativité de forme octogonne, par Poilly d'après le Guide, parfaite épreuve avant les Anges ». Le dessin de Saint-Aubin est exceptionnellement soigné. Avec fierté, il note à nouveau « je l'ai ». Saint-Aubin collectionneur d'estampes ? Doit-on s'en étonner ?

Fig. 8. P. 152 du catalogue de la vente Mariette, Boston, Museum of Fine Arts

- 11 La seconde vente est bien plus illustre, en vérité une des ventes les plus célèbres de tout le XVIII^e siècle. La personnalité de Mariette, collectionneur impeccable, y est pour beaucoup. Si un dessin provenant de cette vente, avec ou sans son montage bleu à cartouche, avec ou sans la marque Mariette, le petit M majuscule encerclé, a toujours bénéficié d'un prestige particulier, la partie estampes du catalogue, de la page 222 à la page 418 et du numéro 1 au numéro 1491, n'a guère été étudiée et l'illustration par Saint-Aubin – son exemplaire est aujourd'hui conservé à Boston, au Museum of Fine Arts – à ce jour négligée. La prochaine édition d'un fac-similé édité par le musée de Boston et la maison d'édition italienne Electa, accompagnée de textes de Sue Reed, Colin Bailey et moi-même, rendra sa consultation bien plus aisée. Sans vouloir anticiper sur cette publication, quelques remarques s'imposent.

Fig. 9. P. 5 du catalogue des doubles des gravures de la collection Mariette (Paris, février 1775), Philadelphie, Philadelphia Museum of Art, John G. Johnson collection

- 12 Si la partie estampes est richement illustrée, elle l'est cependant moins que la partie dessins. Une page sur deux environ comporte des annotations, rares sont les pages vierges de toute indication, les prix des lots et les noms des acquéreurs sont fréquemment mentionnés. La pierre noire domine et si quelques pages [282 (Rembrandt), 299, 309, 310, 372] sont dessinées à la sanguine, l'on y sent Saint-Aubin moins à son aise : le crayon de sanguine s'émousse plus vite, est moins aigu et précis que la pierre noire. Par comparaison avec le catalogue de Philadelphie, celui de Boston nous est parvenu en moins bon état de conservation : nombreux sont les dessins en contre-épreuve sur la page suivante ou sur la page précédente qui brouillent la lisibilité de certains croquis, en rendent la lecture délicate. Sur la partie supérieure des pages 377 et 379 (Fig. 10 et 11), Saint-Aubin a dessiné sur le vif deux assemblées éclairées à la bougie. S'agit-il de la copie d'une estampe, d'une salle de lecture ou, comme nous aimerions le penser, de la salle où se déroulait la vente ?

Fig. 10. P. 377 du catalogue de la vente Mariette, Boston, Museum of Fine Arts

- 13 J'aimerais relever trois annotations manuscrites. Page 233, *L'œuvre du Bassan*, est prétexte à un médiocre jeu de mots : Saint-Aubin écrit « bassinoire ». Quelques pages plus loin, pages 333-334, Basan catalogue sous le numéro 820 « La vie de la Vierge en 22 pièces : cette suite, gravée par F. Polanzani, porte le nom du Poussin, quoiqu'elle soit d'après les dessins de J. Stella, suivant le sentiment de feu M. Mariette et le mien ». Saint-Aubin annote avec humour : « nous leur devons une messe ». Enfin, page 398 numéro 1337, à propos d'un exemplaire de l'édition de Padoue de 1615 des *Images des Dieux de Cartari* (vendu 8 livres), Saint-Aubin copie une illustration de l'ouvrage, « Salmacis » et « Hermaphrodite » et écrit à deux reprises « je l'ai ».

Fig. 11. P. 379 du même catalogue

- 14 Bien des questions attendent leurs réponses : elles concernent en premier la collection d'estampes réunie par Pierre-Jean Mariette. Quelle est sa part personnelle dans cette collection, qu'a-t-il hérité de son père, de son grand-père, de ses proches parents artistes ? Quelle part revient au fond de commerce et à celle du collectionneur ? Mariette a-t-il toute sa vie collectionné l'estampe et à partir de quelle date le dessin a-t-il pris le pas sur la gravure ? Peut-on reconnaître une estampe provenant de la collection Mariette (Maxime Préaud s'est interrogé sur la fiabilité des dates que l'on lit fréquemment au verso d'estampes d'après Poussin) ? On sait que Mariette réunissait les informations dont il espérait qu'elles lui permettraient d'écrire une histoire de la gravure. Pourquoi le projet n'a-t-il pas abouti et est-il resté à l'état de fort utiles fiches ? Remercions en tout cas Jean-Baptiste-Denis Lempereur d'avoir acquis en 1827 l'exemplaire annoté de l'*Abecedario*, part du dernier lot (1491) de la vente de 1775-1776. Ne mériterait-il pas d'être publié, cette fois-ci intégralement ?
- 15 En ce qui concerne Saint-Aubin, la tâche qui attend les jeunes historiens de l'art reste immense. Son œuvre est une inépuisable mine de renseignements de toutes natures, la grande ou la petite histoire, l'histoire des mœurs, celle du théâtre, de l'architecture éphémère, des monuments aujourd'hui détruits ou réaménagés, des modes vestimentaires, que sais-je encore ? Il est l'artiste de Paris. Il a tout vu, tout observé, tout dessiné avec une sympathie communicative, avec humour et tendresse, sans jamais glisser dans la vulgarité. Regarder un dessin de Saint-Aubin met en joie, fait sourire. Il fut le plus attachant curieux de l'histoire de l'art. Celle-ci ne lui a toujours pas rendu justice.

INDEX

Index géographique : France

Index chronologique : 18^e siècle

AUTEUR

PIERRE ROSENBERG

De l'Académie française, président-directeur honoraire du musée du Louvre